

Zeitschrift:	Générations : aînés
Herausgeber:	Société coopérative générations
Band:	35 (2005)
Heft:	5
Artikel:	Léonard Gianadda : "Le public des seniors est formidable!"
Autor:	Probst, Jean-Robert / Gianadda, Léonard
DOI:	https://doi.org/10.5169/seals-826073

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

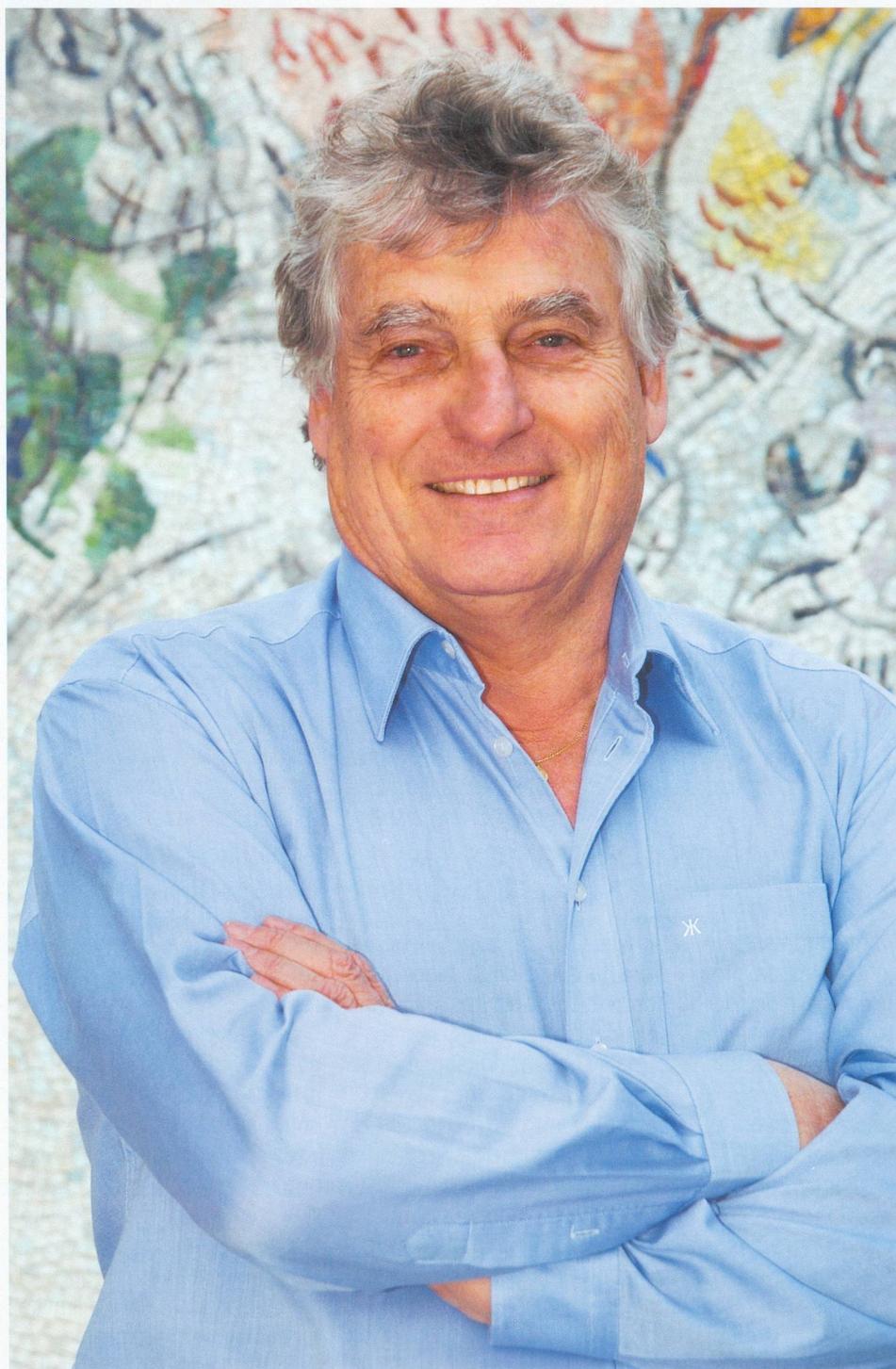
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 19.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

LÉONARD GIANADDA

«Le public des seniors est formidable!»



Depuis près de trente ans, Léonard Gianadda contribue au rayonnement culturel de Martigny. Petit-fils d'émigré, cet amoureux de l'art possède un fort caractère. Il fallait bien cela pour imaginer, créer et développer une Fondation célèbre de New York à Moscou, qui a exposé les plus grands artistes, de Picasso à Van Gogh, en passant par Miró, Modigliani, Klee, Chagall et tant d'autres. Portrait d'un intuitif inspiré.

Adolescent, Léonard Gianadda voulait devenir géologue, dentiste ou même curé. Mais l'homme, qui n'en est pas à un paradoxe près, participa en 1957 à un congrès des jeunesse communistes à Moscou... et il renonça à une carrière ecclésiastique. A l'âge où ses copains taquinaien le ballon sur les terrains de Martigny, il découvrait les trésors de Florence, Rome et Naples, puis les grands espaces américains. De retour de voyage, il goûta au journalisme, publia ses reportages dans le journal local, puis dans certains périodiques, comme *L'Illustré* et *Pour Tous*. Par un curieux hasard, il se retrouva même le premier correspondant du Valais pour la Télévision romande.

Quelque temps plus tard, il reprit ses études et décrocha un diplôme d'ingénieur civil. Un jour, il se mit en tête de bâtir. Des ouvrages d'art, des ponts, mais surtout des immeubles, dans la cité octodurienne en pleine expansion. Son bureau d'ingénieur-conseil connaissait un développement im-

portant et ne lui laissait que peu de loisirs. Entraîné dans le tourbillon des affaires, il affirmait, lors d'un entretien télévisé: « J'ai perdu beaucoup de temps à gagner de l'argent! » C'est alors que le destin frappa à sa porte, d'une manière plutôt cruelle.

– Dans quelles circonstances avez-vous créé la Fondation Pierre Gianadda ?

– Cela s'est passé en 1976. J'avais 41 ans. Lors de fouilles pour le projet de construction d'un immeuble, sur un terrain que je venais d'acquérir, des archéologues ont mis au jour les vestiges d'un temple gallo-romain. Or, peu de temps après, mon frère Pierre mourait tragiquement dans un accident d'avion à Bari, au retour d'une expédition en Egypte. J'ai alors décidé de renoncer à la construction de cet immeuble et de créer cette Fondation. Deux ans plus tard, on pouvait l'inaugurer...

– Quel genre de relation entreteniez-vous avec votre frère ?

– C'était un frère, on ne peut pas dire mieux et nous étions très proches. Nous avons fait le tour de la Méditerranée en voiture, durant quatre mois. J'avais 26 ans et lui 23. Et puis, autre exemple, lorsqu'il s'est marié et qu'il est parti en voyage de noces à Bornéo, il m'a demandé de les accompagner, lui et sa femme.

– Quel était votre souhait, en créant cette Fondation ?

– Je souhaitais avant tout un musée vivant.

– Il fallait avoir les épaules solides pour créer cette Fondation, construire ce musée et l'aménager. Comment avez-vous trouvé le financement ?

– Ce n'était pas difficile de réunir l'argent, puisque j'ai tout payé. Il fallait des moyens et je les avais. Vous savez, les gens ont souvent de la peine à léguer leur argent dans leur testament. A 40 ans, j'ai pris la décision de dépenser de l'argent pour une cause à laquelle je croyais.

– Plutôt que de jouer votre argent ou de le gaspiller pour des futilités, vous l'avez donc investi dans la Fondation ?

– Non, je ne l'ai pas investi, je l'ai donné. J'ai payé le terrain et la Fondation. Je me rends compte que pour tenter cette aventure, il fallait être un petit peu cinglé...

– Quel est votre rapport à l'argent ?

– L'argent est un moyen, pas un but.



Léonard Gianadda admire une statuette dans une vitrine du musée gallo-romain.

– Quand vous avez envie de vous faire plaisir, qu'achetez-vous ?

– Mon plus grand plaisir c'est justement de faire plaisir autour de moi. Ne pas avoir de dettes est également important. Je trouve aberrant de prétendre que, fiscalement, les dettes sont intéressantes. J'aime mieux

teurs. Ce qui représente une moyenne de quelque 700 personnes par jour pendant un quart de siècle.

– D'où viennent-ils ?

– Selon les statistiques, on estime que la moitié des visiteurs vient de l'étranger, l'autre moitié de Suisse. Si on affine un peu, on remarque que, parmi les Suisses, il y a un tiers de Vaudois, un quart de Genevois, et un peu moins de 10% de Valaisans. Parmi les étrangers, les deux tiers sont Français.

« POUR TENTER CETTE AVENTURE, IL FALLAIT ÊTRE UN PEU CINGLÉ ! »

payer des impôts que des intérêts, c'est plus civique.

– Combien de visiteurs fréquentent annuellement la Fondation ?

– L'année passée, qui était un excellent cru, on a frôlé le demi million. Il faut dire qu'il y avait trois expositions « populaires ». Anker, la collection Phillips, avec le célèbre *Déjeuner des Canotiers* et le monastère Sainte Catherine du Mont Sinaï. Cela ne veut pas dire que les autres expositions ne sont pas importantes. Celle de Fautrier, par exemple, assure notre crédibilité, mais n'attire pas un grand nombre de visiteurs. Donc, il faut faire un dosage entre les unes et les autres. Depuis le début de l'aventure, nous avons enregistré environ sept millions de visi-

– Y a-t-il beaucoup de seniors, parmi les visiteurs de la Fondation ?

– Cela dépend naturellement des expositions. Pour Anker, il y avait une grande proportion de seniors. Pour Fautrier, le public était plus jeune. Le public des seniors est formidable. Non seulement ils ont le temps de s'intéresser à tout, mais en plus ils en ont les moyens. Ce qui n'était pas le cas de nos parents et ce qui ne sera plus forcément le cas dans dix, vingt ou trente ans.

– Avant l'âge de quarante ans, aviez-vous déjà un certain intérêt pour l'art, la sculpture, la peinture et la musique ?

Portrait

– A quinze ans, j'ai découvert la culture italienne en visitant Florence, Rome et Naples. Ce fut une révélation.

– Qui avait l'esprit collectionneur, votre frère ou vous-même ?

– Mon frère ne s'intéressait pas particulièrement à l'art.

LA FONDATION EN BREF

La Fondation Pierre Gianadda a été inaugurée le 19 novembre 1978. La première exposition permanente, consacrée à Paul Klee, a été présentée en 1980. Cet été, la peinture française du musée Pouchkine sera la 100^e.

Le Musée gallo-romain présente les principales trouvailles archéologiques faites sur le site et à Martigny, dont la célèbre tête de taureau tricorne en bronze, symbole de la ville.

Le Musée de l'automobile abrite plus de quarante voitures (toutes en état de marche et expertisées). On peut notamment y admirer une collection exceptionnelle de voitures de fabrication suisse. La collection Léonard de Vinci, l'inventeur, occupe chaque année le Vieil Arsenal, entre avril et octobre. De nombreuses maquettes ont été réalisées d'après les anciens croquis.

La collection Franck est présentée dans une salle spécialement aménagée. On y découvre en permanence des œuvres de Cézanne, Van Gogh, Picasso, Van Dongen, Lautrec, etc.

Le parc de sculptures permet une visite étonnante aux plus grands sculpteurs du 20^e siècle, avec des œuvres de Calder, Moore, Miró, Rodin, Niki de Saint-Phalle, etc.

Les grands concerts, organisés depuis 1979, ont permis au public d'applaudir Yehudi Menuhin, Mstislav Rostropovitch, Barbara Hendricks, Maria Joao Pires, Cecilia Bartoli, Ruggero Raimondi, etc.

Prochaine exposition: La peinture française du musée Pouchkine de Moscou (du 17 juin au 13 novembre).

Actuellement: Félix Vallotton (jusqu'au 12 juin).

»» **Renseignements:** Fondation Pierre Gianadda, 1820 Martigny, tél. 027 722 39 78; www.gianadda.ch

– Martigny est au carrefour de l'Europe. Est-ce que cette situation géographique a joué un rôle dans l'aventure de la Fondation ?

– Je dirai ceci: on ne pouvait pas trouver un endroit plus mal placé ni un endroit aussi idéalement bien placé. Tout dépend de ce qu'on en fait. A Martigny, il n'y a pas de réservoir de population. Les gens passent, mais ils ne s'arrêtent pas. La notion de carrefour européen n'existe plus. Nous ne sommes plus à l'époque où les gens, venus d'Allemagne pour se rendre à Rimini, devaient s'arrêter et dormir en route. Aujourd'hui, on ne quitte pas volontiers l'autoroute. L'avantage de Martigny, c'est que vous pouvez faire d'une exposition un événement là où il n'y a pas grand-chose d'autre. Notre Fondation n'aurait eu aucune chance à Zurich, Paris ou New York.

– Pensez-vous que l'époque jouait en votre faveur, dans la création de la Fondation ? L'aventure serait-elle possible aujourd'hui ?

– Je pense que ce serait beaucoup plus difficile, pour plusieurs raisons. D'abord, je suis arrivé au bon moment, à une époque où la conjoncture était très favorable. Les loisirs ont commencé à prendre de l'importance. Les gens étaient plus aisés et les moyens de communication se sont développés. C'était le bon moment aussi parce

vous avec vos voisins de France ou d'Italie ?

– Chamonix, par exemple, nous envoie une multitude de visiteurs lorsque les conditions atmosphériques sont mauvaises. Son Conseil municipal a décidé de nous attribuer annuellement une subvention de 1000 francs suisses, alors que je n'avais rien demandé. Cela traduit l'intérêt des Chamoniards pour la Fondation. Autre exemple: un jour, le syndic de la ville de Biella en Italie m'a demandé un rendez-vous. Biella, c'était le pays de mon grand-père. Quand il en parlait, ça sentait le camphre, parce qu'il sortait son plus beau costume pour s'y rendre. Eh bien, nous avons tissé des liens d'amitié et je pense que Biella pourra bientôt présenter une exposition Rodin.

– Le public évolue constamment. L'art réunit-il de plus en plus d'adeptes ?

– Malheureusement, on constate que c'est toujours un peu le même public qui se déplace à Bâle, à Zurich, à Berne ou à Martigny pour voir des expositions.

– Quel est l'avantage de la Fondation Pierre Gianadda, par rapport aux autres musées «concurrents» de Suisse ?

– Contrairement aux autres musées, qui ont leurs propres conservateurs, moi je travaille avec des commissaires d'exposition.

Ce que je suis condamné à faire par la force des choses. Les musées ont un rôle de conservation. Or, nous n'avons pas de

collections. Ce qui nous permet de concentrer nos forces sur nos expositions.

– Comment pouvez-vous concilier la Fondation et votre bureau d'ingénieur-conseil ?

– La question ne se pose plus depuis que j'ai récemment cessé mon activité de constructeur. Je me contente de gérer mes affaires, mes immeubles. En revanche, je me pose la question de savoir comment j'ai fait pour concilier les deux activités durant toutes ces années passées. Aujourd'hui, la Fondation a atteint sa vitesse de croisière. Mais au début, il a fallu partir de rien. Il y a trente ans, un seul employé s'occupait de la Fondation. Aujourd'hui, il y en a une trentaine en moyenne sur l'année. Comment, à

«**EN 1978, LA CONJONCTURE ÉTAIT TRÈS FAVORABLE.
JE SUIS ARRIVÉ AU BON MOMENT !**»

qu'à l'époque, on ne connaissait pas encore le boum du marché de l'art. C'est plus tard, dès les années 1980-1990, que les tableaux ont commencé à se vendre à coups de millions. La presse a relayé ce phénomène et le public s'est dit: si ces tableaux sont tellement chers c'est qu'ils doivent être beaux, alors il faut aller les voir. Troisième élément, il y a eu une multiplication des lieux d'expositions. Avant, la Fondation de l'Hermitage n'existant pas, les fondations Beyeler et Thyssen non plus. Certaines de ces institutions ont peut-être pris exemple sur ce que nous avions fait à Martigny.

– Vous dites qu'il y a un grand nombre d'étrangers parmi les visiteurs de la Fondation. Quels contacts entretenez-

partir de rien, dans un domaine que je connaissais mal, ai-je réussi? Je ne sais pas.

– Etes-vous été aidé par vos fils ou par votre entourage?

– Mes fils étaient plutôt effrayés par l'ampleur de la tâche. Cependant, j'ai été aidé par un cercle d'amis assez fantastiques. Il y a les commissaires d'exposition à qui je m'adresse régulièrement et ce que j'appelle ma garde rapprochée, dans laquelle figurent notamment le directeur du Musée Picasso de Paris, le directeur de la Fondation Maeght et d'autres amis fidèles et fiables, disséminés à travers le monde.

– Ces relations privilégiées vous sont évidemment utiles dans la perspective des expositions?

– Naturellement. Par exemple, je suis l'un des administrateurs du Musée Rodin à Paris, dirigé par Jacques Vilain, qui est devenu un ami. Lorsque je lui ai demandé de réaliser une exposition des œuvres d'Auguste Rodin et de Camille Claudel à Martigny, il m'a tout de suite répondu qu'une telle exposition était programmée à Québec et Detroit et qu'ensuite je pourrais la reprendre au printemps 2006. C'est extraordinaire!

– C'est à la fois formidable et très dangereux. Il y a un jour où vous devrez passer la main. Que se passera-t-il alors?

– Je ne serai plus là pour le voir!

– Ne pensez-vous pas que ce que vous avez mis en place devrait continuer?

– Il y a, dans le train de la Fondation, plusieurs wagons, dont certains rouent tout seuls. Prenez par exemple le Musée gallo-romain. Nous sommes en train de finaliser une nouvelle muséographie devisée à 500 000 francs. La Ville de Martigny en assure le quart, l'Etat du Valais un autre quart et la Fondation la moitié. Mon fils cadet, qui est designer, participe à ce projet. Le deuxième wagon, le Musée de l'automobile, abrite quarante et une voitures. Je le considère terminé. Le troisième wagon, la musique. Nous organisons une douzaine de concerts par an, dans

le cadre du musée, qui réunissent huit cents personnes chaque fois. Le quatrième wagon, c'est le Parc des sculptures, ce dont je suis le plus fier. Il s'agit d'un véritable parcours de la sculpture du 20^e siècle, qui réunit des artistes de tous horizons. On y

– N'avez-vous pas l'intention ou la volonté de former quelqu'un qui pourrait prendre votre succession?

– Comment ferait-il pour gérer un budget annuel qui se monte à 10 millions de francs? Si c'était si simple, d'autres l'auraient déjà



MES PRÉFÉRENCES

Une couleur

Vert

Une fleur

La rose rouge

Un parfum

Le chocolat chaud

Une recette

Le risotto

Un écrivain

Albert Cohen

Un peintre

Ceux que j'ai exposés

Un réalisateur

Orson Welles

Une musique

Franz Schubert

Une qualité humaine

La gentillesse

Une personnalité

Hans Erni

Un animal

Le chevreuil

Une gourmandise

Les asperges

fait. Et puis, comment transmettre trente années d'amitié, de relations réalisées avec des personnalités du monde entier?

– Que va-t-il se passer lorsque vous ne serez plus à la barre de la Fondation?

– Il y aura les cinq wagons, mais il faudra trouver une locomotive! Afin d'assurer son avenir financier, je viens de léguer un immeuble à la Fondation.

– Avez-vous une autre passion, mis à part l'art?

– Il ne me reste pas beaucoup de temps, mais j'adore remplir des grilles de mots croisés. Je fais tous les jours ceux du *Temps* et du *Monde* et tous les samedis la grille de 24 heures.

– A 70 ans, êtes-vous un homme heureux?

– Oui, mais quand je croise mes copains, qui sont à la retraite, il m'arrive souvent de les envier. Quoique...

**Propos recueillis par Jean-Robert Probst
Photos Philippe Dutoit**

découvre des œuvres de Max Ernst, Calder, Rodin, César, Miró, etc. Et une magnifique mosaïque de Chagall, qui nous a été offerte en 2003, pour les 25 ans de la Fondation. Nous avons acquis une exposition de Léonard de Vinci et il y a également la collection Franck. Restent les expositions temporaires, qui représentent 70% de nos visiteurs...